

N. M. Zimmermann

Dix battements de cœur



Le livre

Depuis toujours, Isabella White est à l'abri de tout. Fille d'un avocat prospère, elle vit dans les beaux quartiers de Londres. Surtout, elle a Andrew Chapel, le fils de l'assistant de son père, qui la protège et qui la sert, qui veille auprès d'elle en toutes circonstances.

Qu'ils le veuillent ou non, un lien ancien et mystérieux unit les White et les Chapel face à tous les obstacles de la vie. Un lien que rien, jusqu'à présent, n'a pu dissoudre. Un lien qui les tient comme enchaînés. Et cela pourrait durer toujours.

Mais c'est 1939, la guerre arrive et les bombardements allemands menacent Londres. Isabella et Andrew doivent fuir, alors que le monde qu'ils connaissent s'effondre peu à peu.

L'autrice

[N. M. Zimmermann](#) se souvient avoir écrit des histoires depuis qu'elle est capable de former des lettres sur une feuille de papier.

Un jour, elle a trouvé un gros livre noir dans la bibliothèque familiale et elle est entrée par hasard dans le château du comte Dracula. Elle a par la suite grandi entre l'imposante demeure des sorcières Mayfair, le laboratoire du Dr Frankenstein et les maisons hantées de Shirley Jackson.

Elle erre ainsi dans de sombres couloirs peuplés d'ombres, de vampires et de spectres qui lui murmurent leurs histoires depuis maintenant plus de vingt ans – et elle espère bien ne jamais trouver la sortie.

N. M. Zimmermann

Dix battements de cœur

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

« Il est à présent 8 heures du soir (*Big Ben* somme).
Les Boches sont un peu en retard. [...]
Voilà le hurlement de la *banshee*
(*sirènes annonçant un raid aérien*).
Le siège nocturne de Londres a commencé.
La ville est prête à en découdre.
Les voilà (*bruits d'avion*)! À présent, des projecteurs
plongent leurs longs doigts blancs dans le noir de la nuit.
La nuit est longue mais, tôt ou tard, le jour viendra.»

London Can Take It,
film de propagande
de Humphrey Jennings
et Harry Watt (1940)

D'aussi loin que les souvenirs d'Isabella remontaient, Andrew avait été là. Si elle avait pu se remémorer les premières heures de sa vie, il aurait été devant son berceau en bois sculpté, hissé sur la pointe des pieds pour mieux contempler celle qui détenait désormais son existence entre ses doigts minuscules.

La présence d'Andrew à ses côtés était aussi naturelle que l'air qui entrait dans ses poumons. Elle n'y avait même jamais vraiment réfléchi.

Pourquoi l'aurait-elle fait ?

Où qu'elle se trouve, il lui suffisait de lever les yeux et Andrew était là – le dos droit, ses yeux gris reflétant une patience infinie, et ses cheveux noirs et brillants embaumant la Brylcreem. Un geste, et il était prêt à obéir, un « oui, Miss ? » aux lèvres.

Il était en cela semblable à son père, qui suivait celui d'Isabella telle une ombre en costume de tweed et répondait avec empressement à chaque inflexion de sa voix.

Pendant les premières années de sa vie, Isabella ne se posa donc pas la moindre question : Andrew, l'héritier de la

famille Chapel, lui appartenait puisqu'elle était l'héritière de la famille White. C'était ainsi que les choses devaient être.

Les deux familles habitaient Fleet Street, dans une maison étroite qui semblait avoir été insérée de force dans une rangée d'immeubles trop serrés. Elles y occupaient les deux derniers étages, sous la protection de la cathédrale St Paul, dont on apercevait le dôme massif depuis la fenêtre de la cuisine en se penchant suffisamment.

Mais, même lorsque l'on fait de son mieux pour s'en garder, le monde extérieur finit toujours par pénétrer chez vous. Parfois il se glisse discrètement sous la porte, passant presque inaperçu. D'autres fois, il est porté par une voix grave relayée par un poste de TSF en bois ciré.

Dans le pire des cas, il engloutit votre maison dans un nuage de bombes incendiaires, d'obus et de hurlements de sirènes.

I

Où Isabella regrette une promenade interdite

*Le 27 octobre 1932,
Londres*

CHAPITRE 1

– Miss, êtes-vous certaine de vouloir sortir? murmura Andrew.

Du haut de ses six ans, Isabella leva vers lui son impérieux regard noir.

– Chuuuut! Tu vas nous faire repérer, souffla-t-elle, surveillant l'entrée de l'appartement depuis l'étage.

Andrew se tut docilement. Il n'était pas très grand pour ses huit ans, mais, pour Isabella, il se dressait à ses côtés tel un rempart. Prêt à la suivre au bout de la terre et à la garder de tous les dangers.

Isabella croyait plus en Andrew qu'aux battements de son propre cœur.

Renfrognée, la fillette observait sa mère. Celle-ci déambulait en bas, l'air désœuvré. Ses boucles brunes étaient parfaites, son maquillage appliqué avec art et sa robe de velours bleue impeccable. Comme d'habitude. Pourtant, ce jour-là, elle semblait différente. Elle n'était pas sortie depuis la veille et n'avait cessé de jeter des coups d'œil inquiets par la fenêtre.

Mère s'arrêta devant le petit couloir qui séparait la cuisine de l'entrée. Celui-ci menait aux pièces qu'occupaient Andrew et ses parents, mais à cette heure-ci personne ne s'y trouvait. Finalement, elle fit halte devant la console pour épousseter d'une main nerveuse quelques bibelots avant de retourner dans le salon, sans doute pour reprendre sa vigie silencieuse à la fenêtre.

– Maintenant! murmura Isabella.

Elle tapota les poches de son manteau de laine pour vérifier leur contenu et descendit l'escalier sur la pointe des pieds, prenant garde de sauter la marche du milieu qui grinçait comme si elle criait de douleur dès qu'on pesait sur elle.

Sans vérifier qu'Andrew la suivait, Isabella traversa l'entrée en retenant son souffle. Mais ni mère ni Molly, qui préparait le dîner dans la cuisine, ne l'entendirent. Elle quitta l'appartement et dévala l'escalier de l'immeuble. Une bourrasque de vent glacé l'accueillit lorsqu'elle sortit, faisant voler le ruban de satin blanc qui retenait ses boucles noires.

Andrew referma doucement la porte derrière eux et lui attrapa la main.

– On va juste voir les chatons, dit Isabella. Mère ne saura même pas qu'on est partis.

– Bien, Miss, répondit Andrew.

Son regard gris acier ne vacilla pas.

Andrew ne contredisait jamais Isabella.

– Mère avait promis que je pourrais leur donner à manger, insista-t-elle en l'entraînant à sa suite. Elle a menti.

Andrew haussa les épaules. Les décisions que prenaient les

adultes restaient en général mystérieuses à ses yeux. Elles ne revêtaient d'ailleurs que peu d'importance. Son père avait été très clair le jour où le bébé rouge et fripé était apparu dans le berceau de la chambre des White : Isabella était la seule qui comptait vraiment. Même si, à l'époque, il n'avait pas compris ce que cela signifiait, c'était une réalité qu'il avait immédiatement ressentie jusqu'au tréfonds de ses os.

Isabella sautillait sur le trottoir, faisant osciller le bras d'Andrew d'avant en arrière alors qu'ils avançaient. Elle avait hâte de voir les quatre chatons qu'ils avaient découverts la veille dans un carton à côté du bureau de tabac de Mr Price. Leurs moustaches, leurs pattes duveteuses... tout chez eux lui donnait envie de les embrasser à les étouffer. Elle aurait voulu en adopter au moins un, mais, quand elle avait demandé la permission, mère et père avaient refusé.

Isabella avait dû pleurer bruyamment pour que mère accepte qu'elle leur apporte à manger. Elle avait même aidé Isabella à emballer des morceaux de gras dans le journal... avant de lui interdire finalement de sortir.

Isabella tâta de nouveau les deux paquets fourrés dans les poches de son manteau. Personne ne se rendrait compte de rien. Mère ne se préoccupait presque jamais de savoir ce qu'Isabella faisait. Après tout, Andrew veillait sur elle. Et il n'était pas compliqué d'éviter Molly, qui avait toujours beaucoup à faire dans la maison.

Molly travaillait chez eux depuis six mois. Elle avait de grosses mèches blanches dans ses cheveux gris et, avant de faire la cuisine et le ménage chez Isabella, elle élevait ses deux

enfants. Père avait expliqué à Isabella que le mari de Molly n'avait plus de travail et que c'était pour ça qu'elle s'occupait de leur appartement, à présent.

Isabella n'avait pas compris pourquoi le mari de Molly ne trouvait pas simplement un autre travail, mais père avait dit que «les temps étaient durs» et que ce n'était «pas si facile», avant de changer de sujet.

Au fond, Isabella se moquait des détails : Molly était plus gentille que la plupart des dames qui l'avaient précédée, et la fillette espérait qu'elle continuerait à s'appliquer dans son travail. Mère aimait que la cuisine et le ménage soient «faits comme il faut» et, quand ce n'était pas le cas, la dame qui s'en occupait changeait. C'était arrivé si souvent depuis la naissance d'Isabella qu'elle peinait à se rappeler le visage de toutes celles qu'elle avait vues parcourir l'appartement, un balai à la main.

Au fur et à mesure qu'Isabella et Andrew s'approchaient de la boutique de Mr Price, les rues étaient de plus en plus encombrées. C'était la première fois qu'Isabella assistait à un tel rassemblement.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas. On dirait qu'ils vont tous au même endroit, fit remarquer Andrew.

Isabella s'accrocha plus fort à lui.

– Ne me lâche pas, lui ordonna-t-elle. Tiens-moi la main jusqu'à ce qu'on arrive.

Il baissa les yeux vers elle.

– Ne vous en faites pas, Miss. On y est presque.

– Je n’ai pas peur! protesta-t-elle. Je veux juste voir les chatons.

Andrew pressa le pas, en alerte. Isabella n’osa pas se plaindre, même si ses jambes courtes peinaient à le suivre.

Le bureau de tabac de Mr Price se trouvait à moins d’un mile de la maison, mais il paraissait soudain terriblement loin.

Puis, au détour d’une rue, surgit une foule plus dense encore. Les passants s’arrêtaient, et les voitures ralentissaient pour la regarder. Andrew ralentit à son tour, les yeux fixés sur la cohue qui débordait du trottoir jusque sur la route, brandissant des pancartes et des banderoles dans un joyeux brouhaha.

– Miss, je ne suis pas sûr qu’on devrait continuer...

Isabella observa ces milliers d’inconnus avec méfiance. Ils leur tournaient le dos, mais des groupes se détachaient sans cesse de cette colonne gigantesque, comme s’ils hésitaient sur la direction à prendre.

Père disait qu’Isabella avait la tête plus dure que le sabot d’un âne. Elle n’aimait pas qu’on contrarie ses projets, même quand son adversaire était une marée d’hommes en costume sombre encadrée par des policiers.

– Traversons, décida-t-elle. On sera plus tranquilles de l’autre côté.

Mais, alors qu’Andrew l’entraînait en toute hâte vers le trottoir d’en face, un groupe d’adolescents à vélo fit irruption, zigzagant entre les voitures et les marcheurs.

– Attention! cria l’un d’entre eux.

Isabella eut à peine le temps de tourner la tête.

Andrew la poussa le plus fort qu'il put pour la mettre hors de danger et trébucha contre une énorme voiture noire. Il lui lâcha la main.

CHAPITRE 2

Isabella eut le souffle coupé alors qu'elle heurtait le sol de plein fouet. Derrière elle, il y eut des cris et un crissement de freins.

Ses genoux et les paumes de ses mains lui brûlaient, des larmes lui montèrent aux yeux.

– Hé, *luvvy**, ça va? C'est une sacrée gamelle qu'tu t'es prise.

Elle leva la tête. Une femme avec une poussette s'était arrêtée devant elle. Sans répondre, Isabella se retourna vivement.

Andrew.

Où était Andrew? Pourquoi n'était-il pas déjà penché vers elle pour l'aider à se relever et s'assurer qu'elle n'avait rien?

Un nouveau groupe s'était formé au milieu de la route, se détachant de l'armée d'hommes en costume qui continuait sa route, imperturbable. Isabella sentit une étincelle de peur naître au fond de son estomac.

*Variante cockney de *love*, utilisée de façon affectueuse, y compris envers des étrangers.

– Petit, tu m’entends? Ça va? demanda un homme qui tournait le dos à Isabella, courbé comme s’il regardait ses chaussures. Vous, là, sortez de votre voiture! Vous avez foncé sur un gamin! cria-t-il en se redressant.

La Bentley noire s’était arrêtée. Après une hésitation, la portière s’ouvrit, et un homme d’un certain âge descendit du véhicule.

– Je ne l’ai pas touché, je le jure! dit-il. Je le saurais si c’était le cas!

Il demeura à côté de la portière ouverte et enleva son chapeau, qu’il tenait devant lui comme s’il priaït pour le repos d’une âme.

– Y a-t-y un toubib ici? Un gosse est en sale état, cria un manifestant.

La pancarte qu’il brandissait pendait à présent mollement contre son flanc. Isabella ne lisait pas encore très bien, encore moins à l’envers, mais elle réussit à déchiffrer: «DU PAIN ET DES HARICOTS!» écrit en lettres capitales.

– Vous croyez qu’il s’est mordu la langue? demanda un homme sans s’adresser à personne en particulier.

Isabella comprit que quelque chose d’affreux venait de se produire. Elle eut l’impression que de l’eau glacée remplissait peu à peu son corps.

– Un médecin! Trouvez un médecin! cria un autre. Un gosse s’est fait écraser par une voiture.

Isabella était figée, agenouillée sur la route. Ses paumes brûlantes et ses genoux ensanglantés oubliés, elle tentait d’apercevoir le corps allongé sur le sol, caché derrière les

jambes de tous ces inconnus qui se dressaient entre eux deux telles les pattes d'une créature monstrueuse.

– Luvvy? demanda la femme. Ça va-t-y? T'es plus blanche qu'St Paul.

Andrew, c'était Andrew.

Recouvrant ses esprits, elle se mit à quatre pattes et se fraya un chemin jusqu'au cœur de l'attroupement.

– Qu'est-ce que tu fais, gamine? Pousse-toi de là, le gosse a besoin de soins! ordonna l'un des hommes.

Elle l'ignora. C'était bien Andrew. Ses yeux étaient ouverts, mais ils ne semblaient rien voir. Son corps tout entier tressautait comme si un géant le secouait, et un filet rouge coulait de la commissure de ses lèvres. Lui aussi s'était écorché les genoux et les paumes de ses mains dans sa chute.

– Andrew! cria-t-elle.

Quelqu'un l'attrapa pour l'éloigner, et elle se débattit avec fureur. Un passant essaya d'aider le premier, mais elle lui mordit le bras, le griffa et lui donna des coups de pied. Personne ne l'éloignerait d'Andrew, elle mourrait plutôt! Il avait besoin d'elle!

– Aïe! Sale petite garce! s'écria l'un des hommes.

Le manifestant à la pancarte hoqueta, outré, mais Isabella s'en moquait. Il fallait qu'elle réveille Andrew!

– Qu'est-ce qui se passe ici?

C'était l'un des policiers qui escortaient le défilé. L'homme qui tenait Isabella la lâcha et recula d'un pas.

– Ah, vous tombez bien! Il y a eu un accident...

Isabella se désintéressa immédiatement de leur conversation,

concentrée sur le corps tremblant d'Andrew. Elle posa les mains sur ses épaules.

– Andrew, Andrew... répétait-elle encore et encore.

Soudain, les badauds pressés autour d'eux s'écartèrent.

– Petite, il faut que tu te pousses pour que je puisse examiner ton ami, dit un homme suant et rouge, qui portait un gros sac en cuir. Je suis docteur, je vais le soigner, ajouta-t-il.

Isabella secoua la tête et se cramponna au bras d'Andrew.

– D'accord, d'accord, capitula le médecin. Tu peux lui tenir la main, si tu t'écartes un peu. Je vais voir ce qui ne va pas.

Isabella se déplaça avec mauvaise grâce. Le médecin se pencha au-dessus d'Andrew pour l'examiner, émettant de temps à autre un claquement de langue ou un murmure.

Andrew était si pâle. Le médecin lui avait essuyé le visage, mais l'image de sa bouche et de son menton maculés de sang était gravée dans la mémoire d'Isabella.

Elle voulait rentrer à la maison. Elle n'aurait pas dû désobéir. Tout était sa faute. Il fallait qu'elle demande pardon à mère, et les choses s'arrangeraient.

De sa main libre, elle tira sur la manche du médecin.

– Monsieur le docteur, il faut qu'on rentre tout de suite, déclara-t-elle. Vous devez nous emmener en voiture : Andrew ne peut pas marcher.

Le médecin parut surpris, mais il se leva pour échanger quelques mots avec l'agent de police.

Isabella entendit le mot «épilepsie», alors qu'elle se cramponnait à Andrew, les yeux fixés sur son regard vague.

Les convulsions n'arrêtaient pas.

– Où habites-tu, petite? demanda finalement le médecin.

– Fleet Street.

Elle serra plus fort le bras d'Andrew pendant que les adultes autour d'elle reprenaient leur discussion.

– T'en fais pas. Même si mère me donne des coups de baguette jusqu'à ce que je saigne, je ne te laisserai jamais mourir, lui promit-elle.

L'état d'Andrew ne changea en rien, mais elle était persuadée qu'il l'avait entendue.

CHAPITRE 3

Finalement, ce fut le vieux monsieur à la Bentley qui emmena le médecin, Isabella et Andrew jusqu'à Fleet Street. La présence de ces passagers imprévus ne le ravissait pas, mais l'agent de police avait eu une courte conversation avec lui, et il s'était incliné.

– Quel genre de parents laissent leurs gosses dehors en pleine manif? avait-il maugréé avant de démarrer.

Isabella était assise à l'arrière, le corps tremblant d'Andrew affaissé contre son épaule. Elle ne chercha pas à le déplacer. Même s'il était lourd et qu'elle commençait à avoir mal au cou, elle ne désirait rien tant en cet instant que continuer de sentir la vie qui réchauffait sa peau.

Ils rentraient chez eux, et Andrew irait bien. Il le fallait.

– Indique-nous ta maison quand on passera devant, d'accord? demanda le médecin alors qu'apparaissait le pont de chemin de fer, suspendu telle une décoration de Noël entourée de publicités géantes au-dessus de Ludgate Circus.

Isabella se concentra sur les immeubles. Elle avait habité Fleet Street toute sa vie mais, derrière les vitres de la Bentley,

le paysage perdait de sa familiarité. Il était soudain étrange et presque intimidant.

– Là! dit-elle en tendant le bras dès qu'elle reconnut la façade.

En descendant de voiture, elle se retourna et examina le pont, puis l'imposante masse blanche de la cathédrale St Paul comme pour s'assurer que chaque chose était à sa place.

Le médecin sortit Andrew du véhicule avec précaution, aidé par le vieux monsieur.

– Va prévenir votre mère! demanda le médecin à Isabella. Ton frère doit s'allonger au plus vite.

Isabella faillit lui dire qu'Andrew n'était pas son frère, mais l'expression soucieuse du médecin la dissuada de discuter.

Elle courut au troisième étage et appuya sur la sonnette jusqu'à ce que Molly vienne ouvrir. De grosses mèches s'échappaient de sa coiffe, lui donnant un air presque comique malgré sa mine inquiète.

– Miss Isabella! s'exclama-t-elle en la voyant. Où étiez-vous passée? Ma'ame est dans tous ses états, elle a même appelé votre père.

Elle s'apprêtait à continuer sur sa lancée quand elle remarqua le corps d'Andrew tressautant dans les bras d'un inconnu.

– Bonté divine! Qu'est-il arrivé au petit? Entrez, entrez! dit-elle en s'écartant.

– Merci, madame, répondit le médecin.

Alors qu'il pénétrait dans l'appartement, l'homme à la voiture recula en marmonnant des paroles indistinctes.

Il quitta l'immeuble avant qu'Isabella ne passe le seuil de

la maison. Personne n’y prêta attention : la porte qui menait à la partie de l’appartement réservée aux Chapel s’ouvrit, et la mère d’Andrew fit irruption dans l’entrée, son manteau à moitié enfilé et son chapeau à la main.

Dès qu’elle vit son fils, le rouge lui monta au visage.

– Ah, madame ! Je suis médecin... commença le docteur.

Sans l’écouter, la mère d’Andrew traversa l’entrée à grandes enjambées. Elle portait la chemise blanche et la jupe noire qui composaient l’uniforme des vendeuses de Selfridges. Elle le retirait d’ordinaire dès qu’elle rentrait du travail pour ne pas les froisser. Isabella se crispa. La mère d’Andrew ne l’aimait pas. Elle ne le lui avait jamais dit, mais Isabella le savait : Olivia Chapel la traitait constamment avec froideur.

C’était cependant la première fois qu’elle la regardait avec une telle haine. Elle se dirigea droit sur Isabella et lui asséna une gifle retentissante.

– Sale petite peste... Qu’est-ce que tu as fait ? s’écria-t-elle. Qu’est-ce que tu as fait à mon fils ?

Isabella chancela, autant sous l’effet du coup que de la surprise. Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux, mais elle garda le silence. Mrs Chapel avait raison : c’était à cause d’elle qu’Andrew était sorti de la maison, c’était sa faute s’il était malade.

– Madame... intervint le docteur, choqué.

– Ça suffit, intervint la mère d’Isabella, qui sortait de la cuisine à la hâte en essuyant ses mains sur un torchon blanc. Andrew devrait être au lit : Olivia, voulez-vous bien conduire le docteur jusqu’à sa chambre ?

Sans cacher sa fureur, Mrs Chapel inclina la tête et précéda le médecin pour lui indiquer le chemin.

Mère les regarda disparaître dans le couloir avant de se tourner vers Isabella.

– Attends dans le salon, ton père ne va pas tarder.

Isabella obéit en reniflant, elle essayait de retenir ses larmes.

Elle s’assit sur le canapé couleur crème et écouta sa mère chasser le médecin de la maison avec une politesse inflexible. Pour s’occuper, elle frotta le sang séché qui maculait ses mains et ses genoux.

Elle mouilla ses doigts d’un peu de salive et effaça les dernières traces de sa chute. Elle fronça les sourcils en examinant sa peau intacte. Elle regrettait presque que la douleur ait déjà disparu : il semblait injuste qu’Andrew soit le seul à souffrir.

Elle entendit père et le père d’Andrew rentrer du travail. Père discuta un moment avec mère à mi-voix avant de la rejoindre dans le salon, suivi de Mr Chapel. Comme toujours, le père d’Andrew se tenait quelques pas en retrait. Son visage était grave mais il ne paraissait pas fâché.

– Isabella, il faut que tu nous racontes ce qui s’est passé, demanda père. N’oublie rien.

Lentement, Isabella parla des chatons. De mère qui leur avait interdit de sortir après avoir lu le journal. Et des hommes rassemblés dans la rue.

– Est-ce qu’Andrew t’a désobéi ? T’a-t-il mise en danger ? demanda père.

Isabella secoua négativement la tête.

– Réfléchis, répéta père. C'est très important. As-tu donné un ordre à Andrew? Même insignifiant.

Les yeux fixés sur ses chaussures, Isabella se concentra. Il le fallait pour qu'il aille mieux. Il l'avait accompagnée, il lui avait tenu la main et il l'avait protégée de la voiture noire. Lui avait-elle demandé quelque chose?

– Je... Je lui ai dit de me tenir la main et de ne pas la lâcher.

– L'a-t-il fait? l'interrogea père.

– Oui, confirma Isabella. Il l'a tenue jusqu'à ce que la voiture arrive. Là, il m'a poussée, et je suis tombée.

Elle faillit ajouter qu'elle s'était fait mal aux mains et aux genoux, mais il semblait inutile de le mentionner, maintenant qu'elle était guérie. Andrew, lui, était vraiment blessé, et elle ne voulait pas passer pour une pleurnicheuse.

Père soupira et tourna la tête vers Mr Chapel.

– Je vois, murmura-t-il d'un ton résigné.

Isabella fut soudain saisie de terreur. Elle avait supposé que tout s'arrangerait quand ses parents prendraient la situation en main. Mais l'expression de son père n'annonçait rien de bon.

– Est-ce qu'Andrew va mourir? demanda-t-elle d'une petite voix.

– Non, la rassura son père. Il est malade, mais il va s'en remettre. C'était un accident. Tu te souviens de ce que je t'avais dit au sujet du contrat?

Isabella acquiesça. Père était avocat. Il parlait souvent de contrats, de propriétés ou d'obligations. Tout ça était trop

compliqué pour Isabella. Mais père lui avait expliqué un jour que les White et les Chapel avaient leur propre contrat. Un contrat spécial.

Elle n'avait pas très bien compris.

– Je dois réfléchir avant de demander à Andrew de faire quelque chose, ânonna-t-elle.

– Oui. Quand Andrew ne peut pas obéir à l'un de tes ordres, ça lui fait mal, expliqua père. Il peut même s'évanouir. Tu comprends ?

Les lèvres d'Isabella se mirent à trembler, et les larmes qu'elle retenait jusqu'alors commencèrent à couler.

– C'est moi qui rends Andrew malade ? fit-elle, horrifiée.

– C'était un accident, répéta père. Tu feras plus attention la prochaine fois, n'est-ce pas ? Tu es une gentille petite fille.

Isabella n'en était plus très sûre. Elle répondit tout de même que oui. Père ne paraissait pas inquiet, et elle ne savait pas ce qu'elle devait en penser.

Elle ressentait une douleur sourde dans sa poitrine, comme si elle avait blessé une part d'elle-même sans s'en rendre compte.

– Je ne veux pas le contrat, hoqueta-t-elle.

Père secoua la tête, et une brève expression de compassion passa sur son visage.

– Tu t'y habitueras. On ne peut rien y changer. Bon, maintenant que le mystère est résolu... Arthur, nous avons encore du travail, dit-il.

Le père d'Andrew inclina la tête, et la lumière du plafonnier donna un éclat blanc à ses cheveux gris. Il suivit père

hors de la pièce sans montrer la moindre émotion. Isabella ne se souvenait pas de l'avoir déjà vu triste, en colère ou heureux. Il manifestait si peu de réactions à ce qui l'entourait qu'il en devenait parfois inquiétant.

Quelques minutes plus tard, mère entra à son tour dans le salon, munie de la fine baguette qui servait pour les corrections. Isabelle présenta en silence la paume de ses mains.

Isabella peinait à comprendre ce qui s'était produit. Elle n'avait que six ans, et les adultes semblaient tous incapables d'expliquer clairement les choses. Elle sut néanmoins avec certitude que, d'une façon ou d'une autre, elle avait provoqué ce qui était arrivé à Andrew. Toute sa vie, chaque fois qu'elle se remémora l'instant où elle avait lâché sa main, elle ressentit le même remords horrifié qui l'avait saisie le jour où, voulant attraper un papillon coloré, elle avait découvert les ailes brisées de l'insecte en ouvrant le poing.

La table du dîner avait été desservie quand Andrew s'arrêta de trembler.

Il demeura inconscient pendant quatre jours.

Quand il se réveilla, Isabella lui promit de ne plus recommencer. Il la regarda avec calme, la laissant essuyer ses larmes contre son pyjama de flanelle en silence.

Isabella remarqua alors que l'expression de son visage était aussi impassible que celle de Mr Chapel. Il n'était pas fâché contre elle. Il se contenta d'avalier son porridge dès qu'elle lui dit de le faire, comme si rien ne lui importait.

Pour la première fois, Isabella entrevit qu'une chose terrible liait les occupants de l'appartement de Fleet Street.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM +

Sous l'eau qui dort
Dream box

© 2019 l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : février 2019

ISBN 978-2-211-30204-3